

LE MIRACLE DE LA PASSION DU CHRIST



La médecine, l'archéologie et la théologie sur les souffrances physiques et morales du Christ dans sa passion

P. Silvio Moreno, IVE – Tunis 2015

TABLE DES MATIERES

LES ASPECTS MEDICAUX DE LA PASSION DU CHRIST	5
Introduction	5
Le Témoignage de l'Ecriture Sainte	9
Le Crucifié du Suaire	9
A) Première vérité : <i>L'agonie et la flagellation.</i>	9
B) Deuxième vérité : <i>le couronnement d'épines.</i>	17
C) Troisième vérité: <i>les taches de sang au Linceul.</i>	19
D) Quatrième vérité : <i>l'homme du Suaire est mort crucifié.</i>	19
E) Cinquième vérité : <i>Une douleur terrible. La plus grande.</i>	26
LA PASSION MORALE DU CHRIST ET SA SIGNIFICATION	29
L'âme siège des souffrances morales du Christ.....	29
Intensité des souffrances	30
La valeur de ses souffrances	31
LES RELIQUES DE LA PASSION	37
1. La Couronne d'Epines (France).....	37
2. La Colonne de la Flagellation (Italie)	39
3. La « Scala Santa » (Italie).....	40
4. La Sainte Croix (Italie)	40
5. Le Saint-Suaire de Turin (Italie)	41
6. Les Voiles	43
7. Le Saint Calice (Espagne)	45
CONCLUSION	46

LES ASPECTS MEDICAUX DE LA PASSION DU CHRIST

Introduction

Lorsque Saint Thomas d’Aquin se demande si la Passion du Christ est de caractère universel par rapport aux souffrances que l’on peut souffrir, il répond¹: «Les souffrances humaines peuvent être considérées à deux points de vue. Tout d’abord selon leur espèce et selon leur genre... Mais, selon leur genre, le Christ les a endurées toutes, sous un triple rapport.

1° De la part des hommes qui les lui ont infligées. Il a souffert de la part des païens et des juifs, des hommes et des femmes, comme on le voit avec les servantes qui accusaient Pierre. Il a encore souffert de la part des chefs et de leurs serviteurs, et aussi de la part du peuple. Il a aussi été affligé par tous ceux qui vivaient dans son entourage et sa familiarité, puisque Judas l’a trahi et que Pierre l’a renié.

2° Dans tout ce qui peut faire souffrir un homme. Le Christ a souffert dans ses amis qui l’ont abandonné; dans sa réputation par les blasphèmes proférés contre lui; dans son honneur et dans sa gloire par les moqueries et les affronts qu’il dut supporter; dans ses biens lorsqu’il fut dépouillé de ses vêtements; dans son âme par la tristesse, le dégoût et la peur; dans son corps par les blessures et les coups.

3° Dans tous les membres de son corps. Le Christ a enduré: à la tête les blessures de la couronne d’épines; aux mains et aux pieds le perçement des clous; au visage les soufflets, les crachats et, sur tout le corps, la flagellation. De plus il a souffert par tous ses sens corporels: par le toucher quand il a été flagellé et cloué à la croix; par le goût quand on lui a présenté du fiel et du vinaigre; par l’odorat quand il fut suspendu au gibet en ce lieu, appelé Calvaire, rendu fétide par les cadavres des suppliciés; par l’ouïe, lorsque ses oreilles furent assaillies de blasphèmes et de railleries; et enfin par la vue, quand il vit pleurer sa mère et le disciple qu’il aimait ».

Il paraît intéressant donc de voir en ces jours de carême et de préparation à la grande semaine des chrétiens², à la lumière des connaissances médicales dans le domaine de la traumatologie, de la

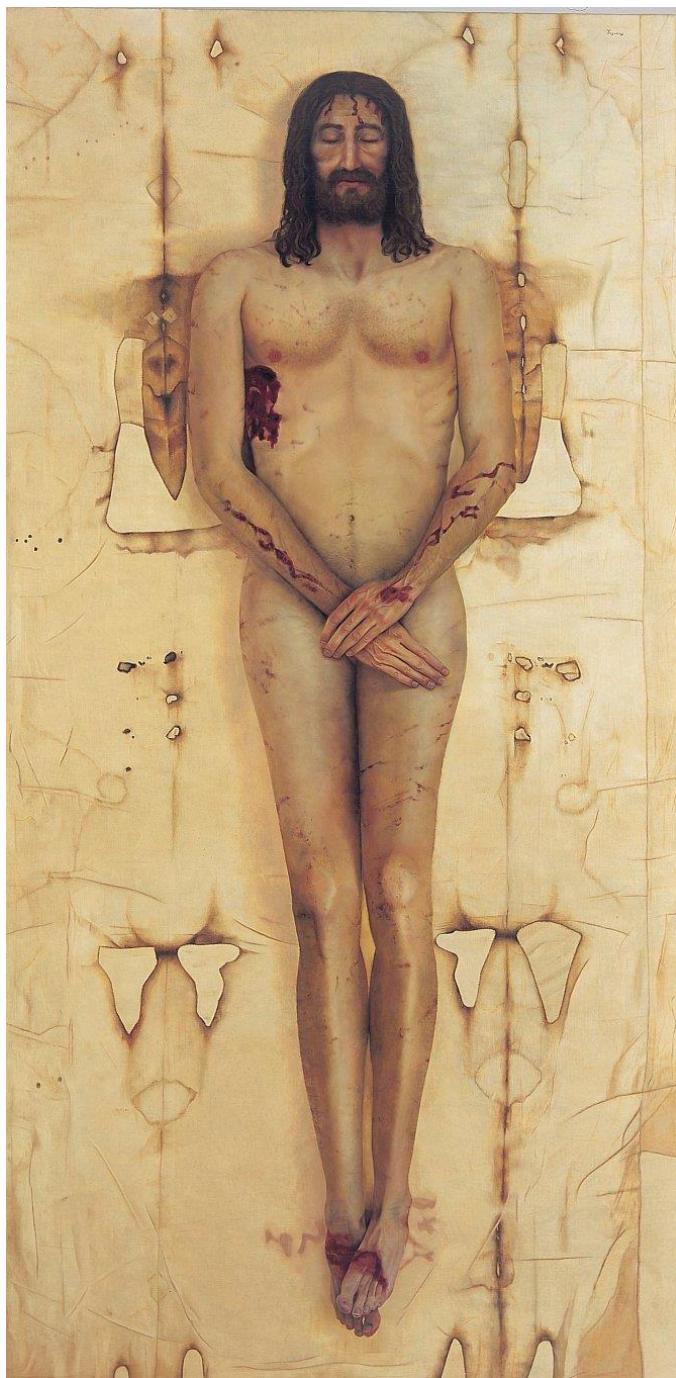
¹ Cf. S.Th, III, q. 5 *Le caractère universel de la Passion*.

² Ce thème a été préparé par le P. Silvio Moreno, IVE pour les conférences de Carême aux jeunes de la Paroisse-Cathédrale de Tunis, en février-mars 2015.

réanimation et de la criminologie, comment peut s'envisager la Passion de Jésus et la cause de sa mort à partir des éléments fournis par les Évangiles et l'archéologie. La question se pose d'âge en âge. Nous savons de quelle manière Jésus est mort. Il a été crucifié. Mais du point de vue médical, **quel aspect de sa crucifixion a réellement causé sa mort ?** Ici nous ne proposons pas d'examiner chaque théorie médicale pour savoir qui a raison ou pas, mais de vérifier médicalement d'après les études scientifiques les douleurs subies par Jésus au cours de sa passion qui ont provoqué sa mort... Comme principe général nous pouvons dire que la cause de la mort de Jésus a été sa souffrance physique, agonie, flagellation, couronnement, en se complétant avec l'asphyxie de la croix. «*Pour examiner le mécanisme et la cause de la mort, vous partez de Gethsémani et vous suivez chacune des étapes*», explique le Dr Zugibe³. «*Chacun de ces aspects a contribué à sa mort. C'est notre façon de procéder en pathologie médico-légale: une reconstitution de la cause de la mort. Vous prenez tous les facteurs et leurs effets sur le corps, vous les réunissez et vous arrivez à la cause de la mort*».

Cette première partie de ce travail donc s'enracine sur cette idée: la science médicale, après avoir analysé les souffrances physiques de Jésus lors de sa passion, n'arrive pas à expliquer dans un point de vue humain, l'extraordinaire résistance de Jésus. Mais cela s'explique parce que Jésus a voulu et devait souffrir toutes les douleurs nécessaires à la rédemption, et cela demande une force extraordinaire, une force surnaturelle... Donc la Passion de Jésus pour la science médicale est aussi un fait miraculeux. La deuxième partie de ce travail, plutôt théologique, complétera cette idée.

³ Nous citerons quelques considérations au long de ce travail du Dr **Frederick T. Zugibe, M.D., Ph.D.**, ancien médecin légiste du Rockland County, New York, qui étudie la crucifixion depuis cinquante ans et que certains considèrent comme le meilleur expert mondial.



Notre point de départ sera le témoignage de l’Ecriture Sainte : *les évangiles qui racontent la passion de Jésus* ; et de l’archéologie : *le linceul de Turin...* Le Linceul de Turin est une relique scientifiquement attribuée à Jésus de Nazareth. A ce propos disait Benoît XVI: « *On peut dire que le Saint-Suaire est l’Icône de ce mystère, l’Icône du Samedi Saint. En effet, il s’agit d’un linceul qui a enveloppé la dépouille d’un homme crucifié correspondant en tout point à ce que les Evangiles nous rapportent de Jésus, qui, crucifié vers midi, expira vers trois heures de l’après-midi. Le soir venu, comme c’était la Parascève, c'est-à-dire la veille du sabbat solennel de Pâques, Joseph d’Arimathie, un riche et influent membre du Sanhédrin, demanda courageusement à Ponce Pilate de pouvoir enterrer Jésus dans son tombeau neuf, qu'il avait fait creuser dans le roc à peu de distance du Golgotha. Ayant obtenu l’autorisation, il acheta un linceul et, ayant descendu le corps de Jésus de la croix, l’enveloppa dans ce linceul et le déposa dans le tombeau (cf. Mc 15, 42-46). C'est ce que rapporte l’Evangile de saint Marc, et les autres évangélistes concordent avec lui. A partir de ce moment, Jésus demeura dans le sépulcre jusqu'à l'aube du jour après le sabbat, et le Saint-Suaire de Turin nous offre l'image de ce qu'était son corps étendu dans le tombeau au cours de cette période, qui fut chronologiquement brève (environ un jour et demi), mais qui fut immense, infinie dans sa valeur et sa signification* »⁴.

En suivant les traces du Saint-Suaire nous allons analyser son agonie, sa flagellation, son couronnement d’épines, les taches de sang et sa mort sur la croix puis nous conclurons avec l’aspect théologique des souffrances du Christ, et enfin, nous exposerons un résumé sur les reliques de la passion aujourd’hui.

Bonne lecture à tous et bonne méditation sur l’aspect central de notre foi chrétienne.

⁴⁴ Cf. Benoît XVI, Méditation lors de la visite au Saint - Suaire de Turin, le dimanche 2 mai 2010. www.vatican.va

Le Témoignage de l'Ecriture Sainte

Agonie: «Etant en agonie, il priait plus instamment, et sa sueur devint comme des gouttes de sang, qui tombaient par terre » (Lc 22, 44).

Flagellation: «Alors Pilate prit Jésus, et le fit flageller » (Jn 19, 1).

Couronnement d'Epines: «Les soldats tressèrent une couronne d'épines qu'ils posèrent sur sa tête, et ils le revêtirent d'un manteau de pourpre... » (Jn 19, 2)... « et prenant les bâtons, ils frappaient sur sa tête » (Mt 27, 30).

Crucifixion et mort: « Jésus poussa de nouveau un grand cri, et rendit l'esprit » (Mt 27, 50) ... « Pilate s'étonna qu'il fût mort si tôt » (Mc 15, 44)... « S'étant approchés de Jésus, et le voyant déjà mort, ils ne lui rompirent pas les jambes ; mais un des soldats lui perça le côté avec une lance, et aussitôt il sortit du sang et de l'eau » (Jn 19, 33-34).

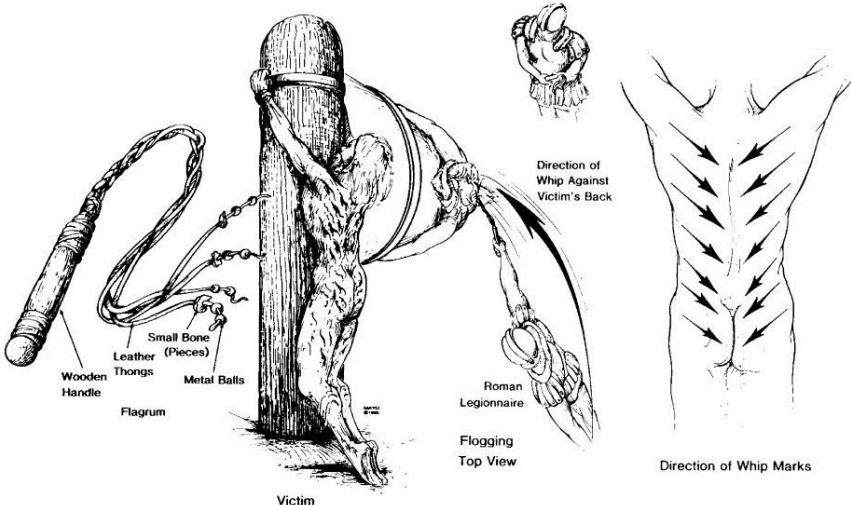
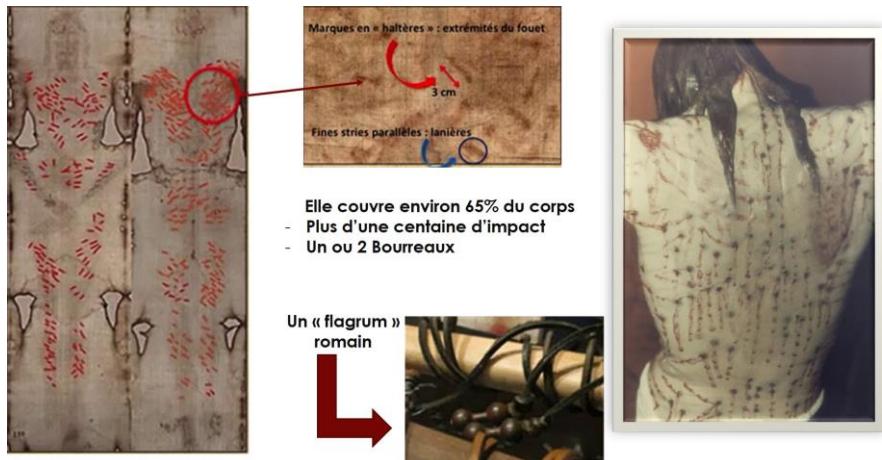
Le Crucifié du Suaire

L'image du Suaire, avec les plaies marquées par les taches de sang est d'une précision telle que nous pouvons savoir ce qu'a subi le Christ, comment il est mort. Parmi ceux qui ont travaillé sur cet aspect du Suaire et vérifié expérimentalement les tourments que révèle le Linceul, citons le docteur Pierre Barbet, de l'hôpital St Joseph de Paris.



A) Première vérité : L'agonie et la flagellation.

Nous découvrons les traces de la flagellation romaine et aussi celles du couronnement d'épines telles qu'elles nous sont relatées par les Évangiles. Jésus a subi une flagellation terrible: 120 coups ont laissé une trace. On estime qu'il a reçu 60 coups d'un fouet à 2 lanières ayant au bout des osselets ou boules de plomb. Les médecins qui ont étudié le Saint-Suaire ont fait une reconstitution sur un tronc d'arbre, obtenant une distribution semblable, indiquant soit 2 bourreaux opérant de droite et de gauche, soit un seul, avec coups droits et revers.



Nous savons par les Évangiles que Jésus a été fouetté par les soldats romains. Le fouet romain, à manche court et à deux lanières lestées de deux boules de plomb, était destiné à punir les soldats par une flagellation de cinq, dix, voire vingt coups de fouets pour les punitions les plus violentes. Chaque coup porté laisse une trace précise sur le corps en forme de double haltère. Les lanières s'enroulaient avec violence autour des membres et les boules de plomb venaient alors terminer leur course en s'incrustant durement dans la chair. Souffrance terrible témoignée par le Saint-Suaire.

a) Témoignage de l'histoire : elle nous a laissé des indications suffisantes pour pouvoir se faire une idée exacte des conséquences de la flagellation.

1 – Guerre 1939–1945 : une des punitions réservées aux soldats désobéissants dans l'armée allemande était de les frapper de 20 coups de « nerf de bœuf ». Une condamnation à 70 coups était l'équivalent d'une condamnation à mort.

2 – Le cas d'Isidore Bakanja : Il était un jeune africain d'environ 20 ans, du Congo belge, en 1909. Il était serviteur chez un militant athée qui était colon dans une entreprise. Celui-ci lui fit subir une flagellation d'une grande violence, d'une centaine de coups, par un fouet à une lanière, parce qu'il avait porté un scapulaire dans son travail et parlé de Jésus autour de lui. Son agonie dura plusieurs mois et ses compagnons qui le recueillirent ne réussirent pas à le guérir. Il a été béatifié par Jean-Paul II en 1994.

3 – Chez les Tartares de Sibérie, l'emploi du *knout* au XIX^e siècle était fréquent pour les punitions. Le *knout* était un fouet à deux lanières lestées de bouts de fer, ressemblant au fouet romain. À l'époque, une condamnation à 120 coups de fouets revenait à une condamnation à mort, en passant par une longue et terrible agonie.

4 – Chez les juifs, il y avait des sentences de flagellation avec un fouet à une lanière. Mais la loi judaïque interdisait de dépasser le nombre de 40 coups de fouet car la flagellation pouvait alors déclencher une crise cardiaque susceptible d'entraîner la mort. Ainsi, pour être certain de ne pas dépasser ce nombre, les juges du Temple limitaient les flagellations à un maximum de 39 coups de fouet, 13 sur la poitrine et 13 sur chaque épaule. Par contre la condamnation à cette sentence étant romaine, elle ne comportait pas de restriction sur le nombre de coups.

Il est probable que cette flagellation ne s'est arrêtée que lorsque la fureur des bourreaux s'est apaisée devant le corps effondré de Jésus, certainement par crainte de le tuer en poursuivant.

b) La Pathologie de la flagellation: Selon l'avis du Dr.

Clercq, cette souffrance portée sur une personne jouissant d'une bonne santé, déclenche les pathologies suivantes :

-de violentes douleurs, brûlantes et meurtrissantes, liées à l'écrasement des chairs au niveau des impacts des boules de plomb et qui seront suivies de contractures musculaires.

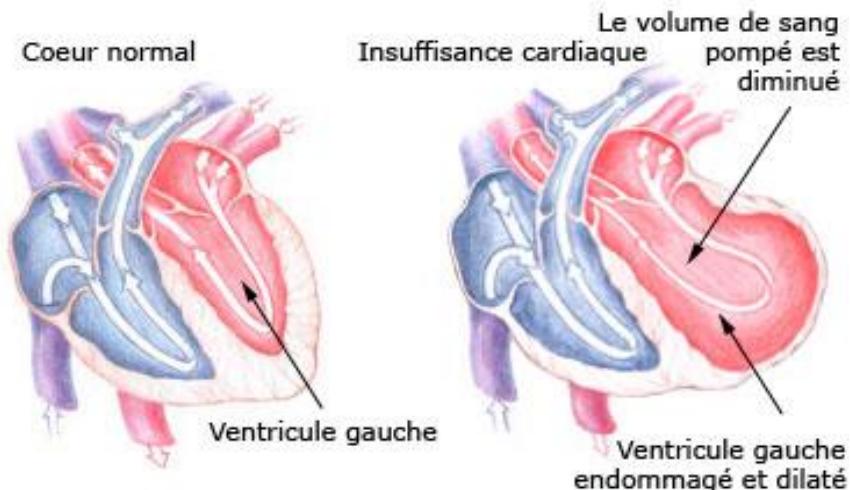
-au niveau du thorax se déclenchera une détresse traumatique cardiaque et respiratoire consécutive aux œdèmes importants des séreuses du cœur et des poumons par :

- un œdème du péricarde (*séreuse qui enveloppe le cœur*),
- un œdème de la plèvre des poumons.

En d'autres termes, cette flagellation, en plus des douleurs traumatiques, avait engendré une crise **d'insuffisance cardiaque** et une crise **d'insuffisance respiratoire** rendant la respiration et tout mouvement très difficiles et très pénibles. Si la flagellation était trop violente, une agonie plus ou moins rapide suit, de quelques minutes à plusieurs jours, voire plusieurs semaines. Reprenons donc en détails les pathologies induites par la violente flagellation de Jésus pour essayer de comprendre les douleurs engendrées qu'il a ressenties⁵.

⁵ Pour les descriptions des pathologies de la flagellation nous suivrons les conclusions de **Jean-Maurice Clercq**, membre du Conseil scientifique et conférencier du Centre International d'études sur le Linceul de Turin. Il a publié aux éditions F. X. de Guibert, *La Passion de Jésus – De Gethsémani au Sépulcre*, reconstitution médicale sur la mort du Christ à partir des dernières recherches sur le Suaire d'Oviedo, le Linceul de Turin et les grandes reliques de la Passion. Dans le but de rendre plus compréhensible la lecture, nous allons remplacer les termes scientifiques médicaux par leur signification.

L'insuffisance cardiaque du point de vue médical : Les coups, spécialement la flagellation thoracique, provoquent une péricardite. Le cœur se trouvait serré comme dans un étou, ce qui déclencha alors des irrégularités graves du rythme cardiaque. Cette péricardite séreuse traumatique réalise une crise cardiaque grave⁶.



Les signes cliniques généraux sont :

- une angoisse,
- des troubles de la conscience,
- des convulsions possibles.

Les signes cliniques cardio-vasculaires sont :

- douleurs de la région du cœur,
- une tachycardie (*accélération du rythme des battements cardiaques*),
- un collapsus (*effondrement rapide des forces physiques rendant tout mouvement pénible et la parole faible, avec chute de tension artérielle, sueurs, cyanose avec refroidissement des extrémités*),

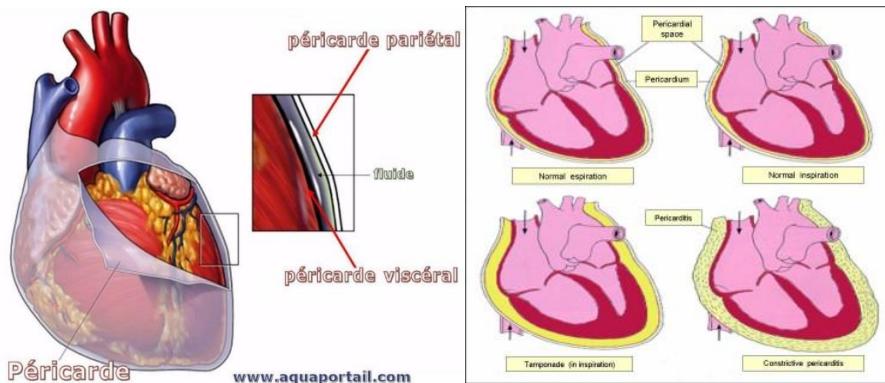
⁶ Cette insuffisance cardiaque a été subie par Jésus: elle nous est confirmée par l'examen de la plaie du cœur sur le Linceul de Turin.

- une insuffisance cardiaque droite (*le ventricule droit se contracte moins vigoureusement, la capacité de pompage baisse et le sang s'accumule dans tous les vaisseaux de l'organisme, d'où un œdème, en particulier aux membres inférieurs, pieds et chevilles*).

Les signes cliniques respiratoires associés sont :

- une oppression thoracique,
- une intense difficulté de la respiration qui devient rapide et superficielle.

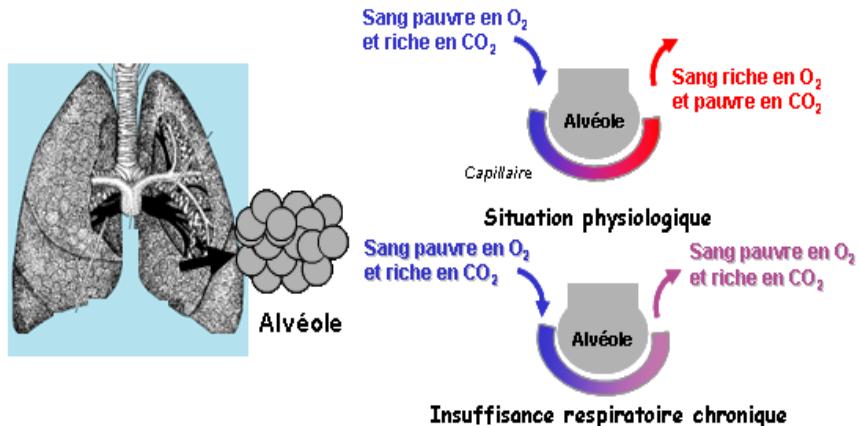
Donc la crise cardiaque grave est une urgence médicale. Si une prise en charge médicale n'est pas réalisée rapidement pour réduire les phénomènes pathologiques (*par remplissage vasculaire et par ponction péricardique permettant la décompression du cœur*), l'insuffisance cardio-circulatoire aiguë peut entraîner rapidement le décès.



L'insuffisance respiratoire du point de vue médical:

L'insuffisance respiratoire est la conséquence directe de l'œdème traumatique de la plèvre qui entoure les poumons. Provoquée, elle aussi, par la flagellation, elle se surajoute à la pathologie de l'insuffisance cardiaque. La cause de l'insuffisance respiratoire est le dysfonctionnement de la mécanique ventilatoire provoqué par les traumatismes thoraco-abdominaux. Le thorax se trouve serré comme dans un étouffoir et l'amplitude du mouvement respiratoire de la cage thoracique se trouve fortement entravé. La respiration devient difficile,

pénible, courte, haletante et insuffisante. Il en résulte une perturbation importante des échanges gazeux entre l'air ambiant et la circulation du sang. Une personne atteinte d'insuffisance ventilatoire se trouve en insuffisance d'oxygénation. Cette incapacité provoque de la fatigue musculaire, et peut nécessiter une ventilation mécanique.



Les signes cliniques généraux sont :

- un collapsus (*effondrement brutal des forces de l'organisme*),
- des sueurs,
- une cyanose (*augmentation du sang non oxygéné qui donne une couleur bleuâtre à la peau*),
- des troubles du comportement et de la conscience produits par des troubles cérébraux par insuffisance d'oxygénation,
- des convulsions.

Les signes cliniques cardio-vasculaires sont :

- une tachycardie,
- une hypertension artérielle,
- un cœur pulmonaire aigu (*accident cardiaque aigu provoqué par une affection pulmonaire brutale*).

Les signes cliniques respiratoires sont :

- une dyspnée intense,
- un tirage, un battement des ailes du nez, une respiration abdominale paradoxale.

En plus tout cela déclenche en particulier des crampes abdominales, une faiblesse des membres inférieurs, des sensations anormales de brûlures et de piqûres qui se rajoutent à celles de la flagellation. Cela peut aussi causer la mort par fibrillation du cœur. **Donc l'insuffisance respiratoire est une urgence médicale.** Elle entraîne une inefficacité cardio-circulatoire aiguë qui peut déboucher sur la mort si une prise en charge rapide médicalisée n'est pas réalisée (*oxygénation, drainage pleural, ventilation assistée voire mécanique*).⁷

c) Le phénomène de l'Agonie : Il faut aussi se rappeler et ajouter que la sueur de sang de Jésus survenue au cours de la nuit de Gethsémani a été provoquée par une **angoisse extrêmement profonde** accompagnée d'une détresse psychologique intense au cours d'une nuit de veille. Cette sueur de sang, ou « hémathidrose », est un phénomène rare, mais médicalement connu. La matière colorante du sang, sans les globules, passe à travers les vaisseaux capillaires de la peau et s'évacue par les pores en une sueur rouge. Cette sorte de **«vasodilatation intense des capillaires sous-cutanés»** a pour conséquence de rendre la peau d'une très grande sensibilité et, bien sûr, d'affaiblir considérablement l'organisme musclé. Le Dr Zugibe a dit: « *J'ai trouvé une centaine de cas d'hémathidrose et, croyez-le ou non, leur dénominateur commun était la peur. Il y avait des cas précis: peur sur le chemin du supplice, peur sur le chemin de la guillotine, ou peur en mer d'un capitaine qui pensait qu'il allait mourir au milieu d'une violente tempête. Il y a eu aussi le cas d'une petite fille, en Angleterre, durant le blitz. Chaque fois que venait le blitz, elle suait le sang ! Ils ont tout essayé pour l'arrêter, mais sans succès. Cela a continué jusqu'à la fin de la guerre, quand les tirs des fusées ont cessé. Le dénominateur commun était la peur.* »

⁷ Le suaire d'Oviedo (linge de 53 x 83 cm taché de liquide ensanglé), reconnu scientifiquement comme étant le linge qui a été posé sur la tête du même cadavre qu'avait contenu le Linceul de Turin, confirme la pathologie d'insuffisance respiratoire par l'importance du liquide pulmonaire qui l'avait imprégné. Ce linge avait été taché à 4 reprises par du liquide provenant des poumons et s'écoulant par le nez et la bouche lorsque le corps de Jésus avait été déposé de la croix et porté au tombeau.

d) Conclusion : Jésus avait donc abordé la flagellation dans les conditions suivantes :

- 1 –après une nuit sans sommeil,
- 2 – avec un organisme affaibli par l'épreuve psychologique et par la sueur de sang de Gethsémani,
- 3 – une peau devenue hypersensible,
- 4 – après un interrogatoire difficile devant le grand prêtre,
- 5 – avec une grande sensibilité physique et psychologique, liée à son incarnation.⁸

Ce qui nous surprend est la constatation que les Évangiles ne relatent aucun évanouissement ni aucune manifestation de malaise de Jésus. On ne peut que rester surpris avec les médecins, de constater sur le plan médical, qu'il avait survécu à cette torture sans tomber dans un état comateux débouchant sur la mort. Plus étonnant encore, à la vue des violentes et nombreuses (*environ 100 à 120*) traces de coups de fouet sur son Linceul, que Jésus ait pu affronter ensuite une crucifixion avec une survie de trois heures sur la croix. Les recherches avec des spécialistes en traumatologie, en réanimation et en criminologie conduisent à découvrir l'horreur et l'épreuve extraordinairement douloureuse que représentait la flagellation pour Jésus. Les vérifications des pathologies antérieurement décrites conduisent les scientifiques à la constatation suivante: **les connaissances actuelles en médecine d'urgence sont bien incapables d'expliquer cette résistance formidable de Jésus aux tortures endurées lors de la Passion.**

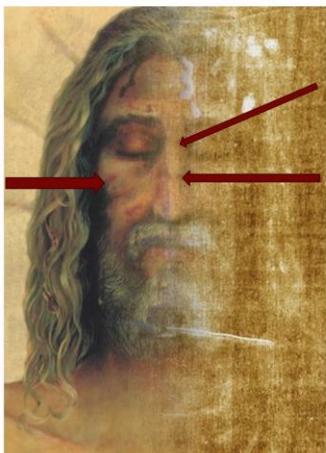
B) Deuxième vérité : le couronnement d'épines.

Le Dr. Barbet nous explique que: «la couronne était une espèce de calotte formée de branches épineuses tressées et non un bandeau. Cette calotte, il fallait la fixer autour de la tête par un lien. Il existe de par le monde une quantité d'épines de la couronne, qui a été débitée au cours des siècles, pour satisfaire à la dévotion des chrétiens. On admet généralement qu'elles appartiennent à un arbuste épineux commun en Judée, le *Zizyphus spina Christi*, espèce de jujubier. Il est probable

⁸ Saint Thomas d'Aquin, Somme théologique, IIIa, q. 46, a. 5–8.

qu'il y en avait un tas dans le prétoire, pour le chauffage de la cohorte romaine. Les épines sont longues et très acérées. Le cuir chevelu saigne très fort et très facilement ; et comme on enfonçait cette calotte à coups de bâton, les blessures ont dû faire couler beaucoup de sang ».

LES CONTUSIONS DU VISAGE ET LE COURONEMENT D'EPINES



Dr. Pierre Barbet

Fracture du cartilage nasal
Déviation de la cloison
Tuméfaction de la base du nez
Tuméfaction de la joue



Le Dr. Barbet nous explique que : « la couronne était une espèce de calotte formée de branches épineuses tressées... elles appartiennent à un arbuste épineux commun en Judée, le *Zizyphus spina Christi*, espèce de jujubier. La douleur est si forte que certaines personnes se sont effectivement suicidées. Elle est atroce et contribue au choc traumatique».

Et poursuit le médecin légiste Dr. Zugibe: «Les gens s'imaginent que ce n'était qu'une parodie, une raillerie de sa Royauté et c'était vrai, en partie. Mais l'effet du couronnement d'épines allait bien au-delà. Plus qu'une simple moquerie, ce couronnement lui infligeait d'autres terribles souffrances qui contribuèrent au choc. Car, lorsque vous analysez une plante comme le *Zizyphus Spina Christi*, ou «épine du Christ», que l'on a pu utiliser, elle aurait créé un état pathologique appelé **«névralgie essentielle du trijumeau»**. J'en ai vu de nombreux cas et c'est une douleur très forte qui traverse le visage. Si vous prenez une petite branche du nerf trijumeau qui va dans la dent et qu'il devient irrité, vous avez une rage de dents. Cela vous donne une idée de sa sensibilité. Prenez maintenant le tronc entier du nerf – qui traverse le visage et la tête en passant par les yeux – et c'est un triple branchement qui serait irrité. La douleur est si forte que certaines personnes se sont effectivement suicidées. La douleur peut cesser, et un souffle de vent la ravivera. Elle est atroce et toutes ces choses contribuent au choc traumatique».

C) Troisième vérité: les taches de sang au Linceul.

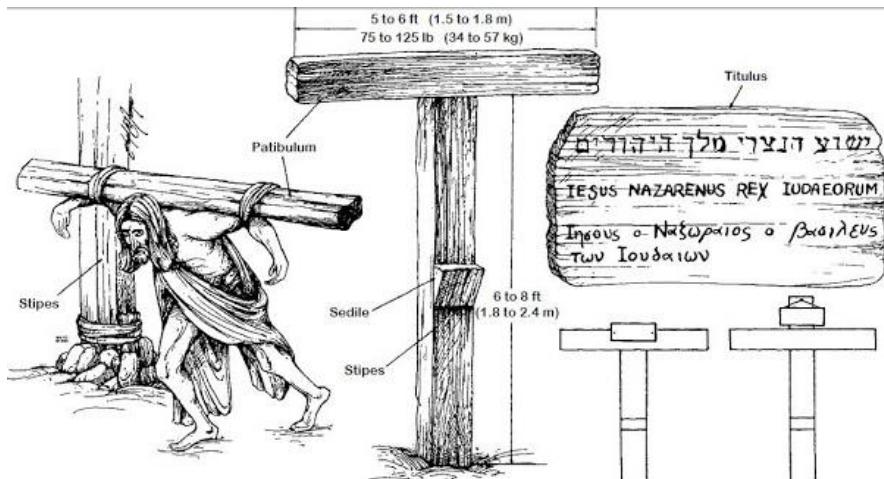
Barbet, dans *La Passion selon le chirurgien*, a décrit les blessures et les a mises en relation avec la crucifixion. **A l'endroit des taches de sang**, contrairement à l'image générale "roussissement", le tissu est imprégné et traversé dans les cas les plus importants comme à l'endroit de la plaie du côté. Pierre Barbet a observé aussi que ces taches ont été faites avec du sang coagulé et non du sang frais. Et, par exemple, la goutte de sang qui, sur le front, se termine en coulée a la forme d'une cuvette, due à la coagulation. Les expériences de Vignon ont montré que le sang coagulé, réhumidifié, dans une atmosphère humide, tend à l'état humide, par dissolution de la fibrine. Quand 50 % de la fibrine est dissoute, le décalque des caillots de sang a la meilleure netteté. Avant, le sang trop dur ne marque pas le linge; après, il se forme des auréoles de capillarité qui brouillent les formes. Des expériences sur le sang ont été menées en 1978 : des chercheurs des Etats-Unis (*R.A. Morris, L.A. Schwalbe et J.R. London*) ont montré que les zones tachées de sang contiennent de l'hémoglobine humaine. Une autre étude, publiée en 1980 (*J.H. Heller et A.D. Adler*) a démontré également la présence de sang par une opération de microchimie extrêmement précise. **Donc les taches de sang ont un intérêt immense pour le Saint Suaire: elles montrent les plaies d'un crucifié conforme à l'Evangile d'une part, et aux connaissances médico-chirurgicales d'aujourd'hui d'autre part.**

D) Quatrième vérité : l'homme du Suaire est mort crucifié.

La Croix et la crucifixion (archéologie) : Le Dr. C. Truman Davis⁹, en suivant en même temps le Dr. Pierre Barbet, écrit que «la première pratique connue de la crucifixion fut par les Perses. Alexandre et ses généraux l'ont ramenée dans le monde méditerranéen en Égypte et à Carthage. **Les Romains ont semble-t-il appris la pratique des Carthaginois** et (*comme avec presque tout ce que les Romains ont touché*) ils l'ont rapidement développé à un degré très

⁹ Le Dr. C. Truman Davis est un ophtalmologiste respecté nationalement, il est vice-président de l'Association Américaine d'Ophtalmologie, et il est un personnage impliqué dans les mouvements scolaires chrétiens. Il est le fondateur et le président de l'excellente Trinity Christian School à Mesa en Arizona, et un administrateur du Collège à Grove City. <http://www.croixsens.net/souffrance/souffrancejesus.php>

élevé d'efficacité et de compétence. Un certain nombre d'auteurs romains (*Livie, Cicéron, Tacite*) présentent leurs observations sur la crucifixion, et plusieurs innovations, modifications, et variations sont décrites dans la littérature antique. La forme la plus commune utilisée au temps de notre Seigneur, cependant, était la croix de Tau, formée comme notre T. Le patibulum était placé dans une entaille en haut du poteau. Il y a des évidences archéologiques qui démontrent que c'était sur ce type de croix que Jésus a été crucifié ». Par rapport à la forme de la croix, en suivant la thèse de Barbet, qui cite à son tour le Père Holzmeister, il semble que les Pères de l'Eglise aient opté pour la +, mais Holzmeister ne déduit cette opinion que de certaines comparaisons qu'ils font de la croix... En somme, nous ne trouvons dans la Patrologie aucune affirmation bien nette dans ce sens. Par contre, Dom Leclerc cite trois textes du Pseudo-Barnabé, d'Origène et de Tertullien, où la forme de la croix en T ne fait pas de doute. Tertullien rappelle le passage d'Ezéchiel, où le Seigneur ordonne à celui-ci de marquer le front des hommes de Jérusalem d'un Tau (*c'est le nom du T grec*), ajoutant que c'était une préfiguration du signe de la croix, que les chrétiens tracent sur leur front.



« Les Evangiles, écrit le Père Holzmeister, n'indiquent en rien la forme de la croix. Le titulus qui était, dit saint Matthieu, «au-dessus de sa tête», ne prouve pas que le stipe dépassait en haut le patibulum. Cela soulève, en effet aucune difficulté. Le titulus était fixé au

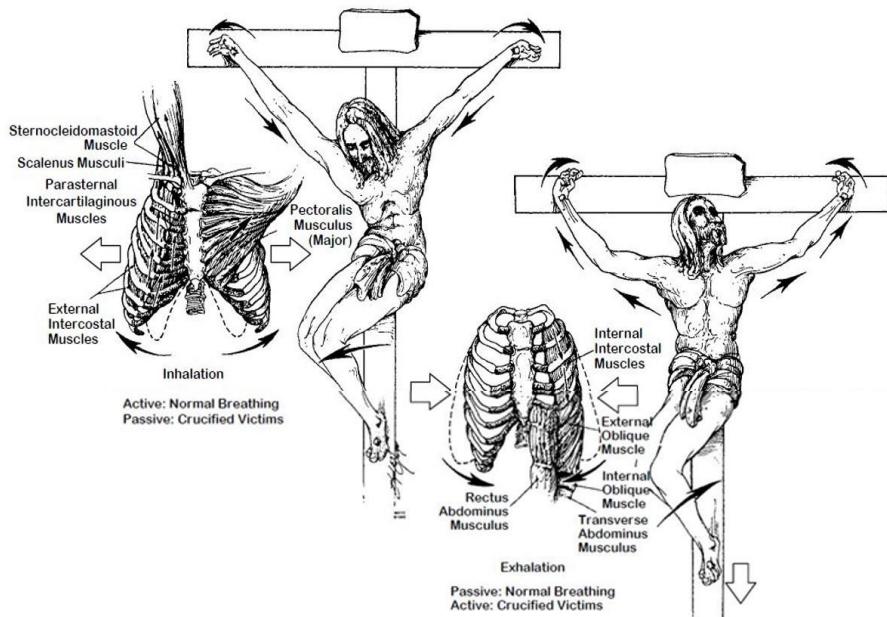
patibulum du T par une tige de bois et quatre clous, comme je l'ai réalisé pour bien des crucifix ; il pouvait même compléter un peu sur une face du patibulum et être cloué directement sur lui. Il est même possible que la saillie du titulus au-dessus du patibulum ait été à l'origine de la forme des croix grecque que latine... Il faut d'ailleurs se rappeler que, lorsque parurent les premiers crucifix, encore très rares, fin Vème siècle (*ivoire du British Museum*), VIème siècle (*porte de Sainte-Sabine, l'Evangéliaire de Rabula*), il y avait déjà près de deux siècles que la crucifixion avait été abolie par Constantin (313, au plus tard 330) et que les artistes n'avaient jamais vu un crucifié. Saint Augustin, à l'aube du Vème siècle, déclare qu'on n'a pas crucifié à Rome depuis très longtemps. La forme a donc été choisie par les artistes pour des motifs qui n'ont rien à voir avec la réalité: raisons esthétiques; facilité de placer le titulus bien visible au-dessus de la tête de Jésus. Les deux formes seront toujours représentées dans l'art de toutes les époques, au gré des artistes »¹⁰.

La mort du Christ : Passons maintenant à la mort du Christ. D'après St Augustin aucune manière de mort violente n'était plus terrible que la mort sur la croix. Le crucifié normalement meurt par asphyxie. Pour Jésus par contre, il fallait ajouter sa souffrance physique précédente à la crucifixion. Donc la cause de la mort sur la croix nous la trouvons dans les deux théories suivantes, et les deux se complémentent. La théorie du trouble de la *cadence cardio-vasculaire*. Selon cette théorie, la flagellation, les coups, et la fixation de Jésus à la croix l'auraient laissé déshydraté, faible et gravement malade. Aussi, le Christ était exposé à un jeu complexe de blessures physiologiques simultanées: la déshydratation, les traumatismes massifs et le déchirement des tissus souples (*en particulier à la suite de la*

¹⁰ Cf. Pierre Barbet, *La Passion de Jésus-Christ selon le chirurgien*, Apostolat des éditions/Éditions Paulines, 1965. Première édition : Éditions Dillen & Cie, 1950. Le Dr. Pierre Barbet, décédé en 1961, chirurgien français, était médecin à l'Institut Saint Joseph de Paris. Il a fait une recherche historique et expérimentale approfondie sur les aspects médicaux de la passion de Jésus à partir du Linceul du Turin et a écrit intensivement sur le sujet. Il fut un homme de foi profonde et de grand savoir. Parmi ses œuvres, nulle ne lui tenait plus à cœur que LA PASSION DE N. S. JÉSUS-CHRIST SELON LE CHIRURGIEN. Pour consulter cliquez le lien : <http://mondieuetmontout.com/Menu-P.-Berthe-Doc.-t.s.s.-La-passion-de-N.S.J.-selon-le-chirurgien.html>

flagellation), la respiration insuffisante, et l'effort physique intense, auraient provoqué en lui une cadence cardio-vasculaire¹¹.

Et la suite proposée par le grand chirurgien Pierre Barbet¹². Il a émis l'hypothèse que Jésus aurait eu à détendre ses muscles pour obtenir assez d'air pour prononcer ses dernières paroles, tout en *s'asphyxiant d'épuisement*. En effet, le poids du corps reposait exclusivement sur les jambes. Il arrivait parfois que les jambes des condamnés soient brisées afin d'accélérer l'étouffement.



Pour confirmer cette théorie dira le Dr. Truman: « Le pied gauche est pressé vers l'arrière contre le pied droit, et avec les deux

¹¹ The Physical Death Of Jesus Christ, Study by The Mayo Clinic qui citent des études de Bucklin R (The legal and medical aspects of the trial and death of Christ. *Sci Law* 1970; 10:14-26), Mikulicz-Radeeki FV (The chest wound in the crucified Christ. *Med News* 1966;14:30-40), Davis CT (The crucifixion of Jesus: The passion of Christ from a medical point of view. *Ariz Med* 1965;22:183-187), et Barbet P (*A Doctor at Calvary: The Passion of Our Lord Jesus Christ as Described by a Surgeon*, Earl of Wicklow (trans) Garden City, NY, Doubleday Image Books 1953, pp 12-18 37-147, 159-175, 187-208).

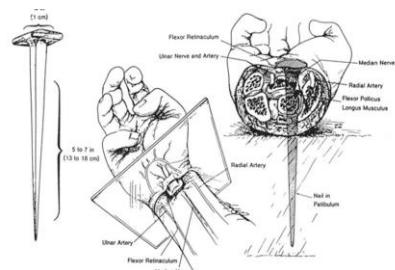
¹² Cf. Pierre Barbet, op.cit, version numérique « archéologie de la crucifixion ».

pieds étendus, les orteils vers le bas, un clou est enfoncé à travers l'arche de chaque pied, laissant la possibilité aux genoux de se plier un peu. La victime est maintenant crucifiée. Alors qu'il s'affaisse lentement en mettant plus de poids sur les clous dans les poignets, une douleur atroce est déclenchée le long de ses doigts et explose dans son cerveau - les clous dans les poignets mettent de la pression sur les nerfs médians. Quand il se redresse pour éviter ce tourment causé par l'étirement, il place tout son poids sur le clou dans ses pieds. Une fois de plus, il y a une agonie fulgurante causée par le clou déchirant ses nerfs entre les os du métatarses des pieds. Rendu à ce point, alors que les bras se fatiguent, de grandes vagues de crampes balaiennent ses muscles, les nouant dans une douleur élançante, profonde et sans répit. Ces crampes l'empêchent de se redresser. Pendant par les bras, les muscles pectoraux sont incapables de faire leur travail. L'air peut être aspiré dans les poumons, mais ne peut être exhalé. Jésus lutte pour se soulever afin de pouvoir prendre une petite respiration. Finalement, le dioxyde de carbone s'accumule dans ses poumons et dans son sang ce qui le soulage partiellement de ses crampes. De manière spasmodique, il est capable de se soulever pour exhale et inhale ensuite l'oxygène qui le maintient en vie.

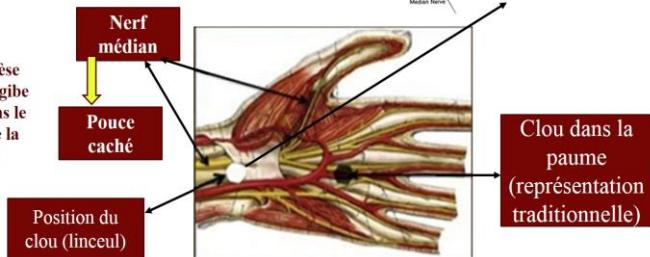
LES MAINS DU CHRIST



Hypothèse
Dr. P. Barbet
Clou dans le poignet



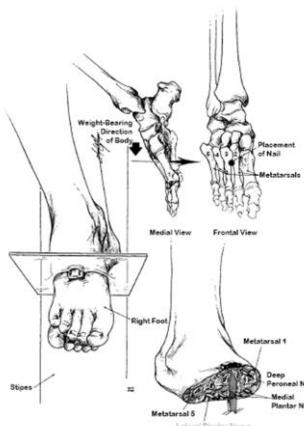
Hypothèse
Dr. F. Zugibe
Clou dans le
Haut de la
main



C'est sans aucun doute durant ces périodes qu'il a pu prononcer sept courtes phrases retenues dans les Évangiles. Jésus passe des

heures de douleur sans limite; crampes qui lui tordent et déchirent les ligaments, asphyxie partielle intermittente, douleur fulgurante où les tissus déchirés dans son dos lacéré sont frottés contre le bois rugueux quand il se soulève pour respirer. Ensuite une autre agonie débute... Une douleur écrasante, profonde et terrible dans sa poitrine alors que le péricarde se remplit lentement de sérum et commence à comprimer le cœur. La perte de fluide des tissus a atteint un niveau critique ; le cœur comprimé lutte pour pomper du sang lourd, épais qui monte lentement dans les tissus ; les poumons torturés font un effort frénétique pour inhale des petites bouffées d'air. Les tissus déshydratés de manière marquante envoient leur flot de stimuli au cerveau...».

LES PIEDS DU CHRIST



-Seule la plante du pied droit est visible
-Orifice de sortie probable du clou (cercle rouge)
-Question débattue: un seul clou ou deux clous?



Voici donc, en résumé, du point de vue humain, scientifique les causes de la mort de Jésus. Des causes prédisposantes multiples, qui l'ont amené, physiquement diminué, épousé, au plus terrible supplice qu'ait imaginé la malice des hommes, ou plutôt, selon les mots du docteur Barbet: « voici toutes les circonstances plus ou moins nocives, au milieu desquelles Il est mort, par le moyen desquelles Il a voulu mourir. Car, ainsi que le prédisait Isaïe (LIII, 7): «*Il s'est offert parce que Lui-même l'a voulu*».

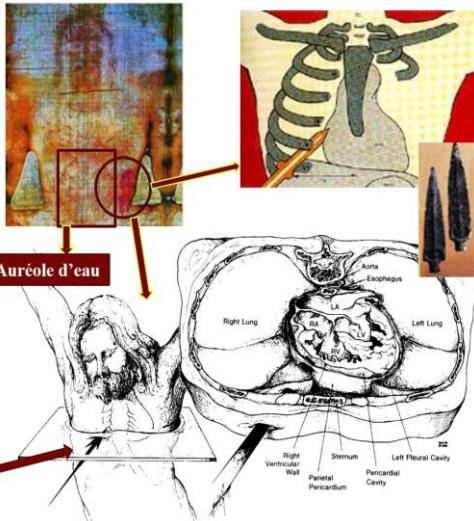
Apres la mort du Christ : «Probablement, reprend le Dr. Truman, pour s'assurer que Jésus était vraiment mort, un légionnaire

perce le côté de Jésus, dans le cinquième espace entre ses côtes, vers le haut, à travers le péricarde et dans le cœur. Jean 19, 34 rapporte que: « aussitôt il sortit du sang et aussi de l'eau ». Cela causa une fuite d'eau provenant du sac entourant le cœur, donnant une preuve post mortem que notre Seigneur crucifié n'est pas mort seulement par suffocation, mais que son cœur a aussi souffert suite au choc et à la compression du cœur par le fluide dans le péricarde».

Après la mort du Christ: le côté droit

Jean 19, 34 rapporte que: « aussitôt il sortit du sang et aussi de l'eau ». Cela causa une fuite d'eau provenant du sac entourant le cœur, donnant une preuve post mortem que notre Seigneur crucifié n'est pas mort seulement par suffocation, mais que son cœur a aussi souffert suite au choc et à la compression du cœur par le fluide dans le péricarde». (Dr. Truman)

Côté droit du thorax une plaie béante de 4,5x1,5 cm. Compatible avec un coup post mortem porté par une lance telle qu'en utilisaient les romains du I^e siècle



Le Dr. Barbet affirme en toute certitude que le sang vient tout naturellement du Cœur et il ne peut venir que de là en telle quantité. **Mais d'où vient l'eau ?** Selon ses premières autopsies, il avait remarqué que le péricarde contenait toujours une quantité de sérosité (hydropéricarde) suffisante pour qu'on la vît couler à l'incision du feuillet pariétal. Disait-il : « ...si on enfonce brutalement le couteau, on voit sortir de la plaie une large coulée de sang; mais on peut distinguer sur ses bords qu'il s'écoule une quantité moins importante de sérosité péricardique».

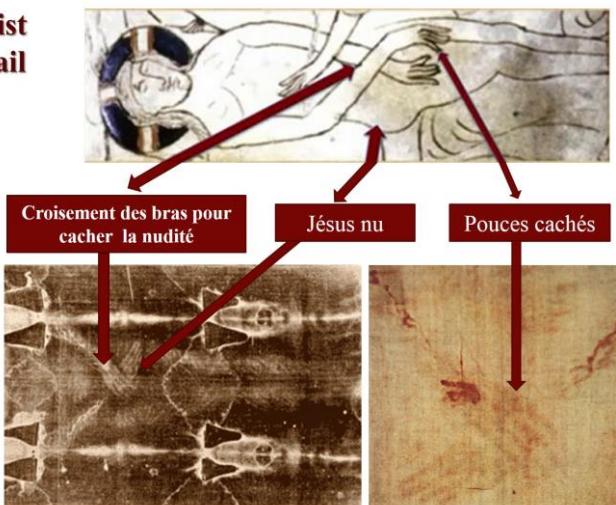
L'eau était donc du liquide péricardique. Et on peut supposer qu'après l'agonie exceptionnellement pénible comme nous l'avons vu plus haut, que fut celle du Sauveur, cet hydropéricarde était particulièrement abondant, suffisant pour que saint Jean, témoin oculaire, ait pu voir distinctement couler du sang et de l'eau. Barbet dit

en effet « que la sérosité ne pouvait être pour Jean que de l'eau, dont elle a l'apparence. Comme il n'y a dans le corps d'autre eau que des sérosités, il ne peut s'agir d'eau pure. Nous disons d'ailleurs nous-mêmes «hydropéricarde», c'est-à-dire eau contenue dans le péricarde».

Quant à l'origine de cet hydropéricarde. Il y a eu plusieurs hypothèses, mais celle du Dr. Barbet est la plus certaine: il s'agit d'un hydropéricarde agonique ou bien d'une «**péricardite séreuse traumatique**». Cette péricardite, en suivant les conclusions des savants, a été provoquée par les coups, les bastonnades et surtout la flagellation atroce subie sur le thorax, au prétoire. « De telles violences pourraient déterminer une péricardite qui, après un stade très court d'hyperhémie n'excédant pas, souvent quelques heures, amène un épanchement sérieux rapide et abondant ».

Enterrement du Christ Le Codex Pray - Détail

Le Codex de Pray (du nom du jésuite qui l'étudia pour la première fois) est un manuscrit conservé à la Bibliothèque Nationale de Budapest et qui a pu être daté avec précision et certitude de 1192 à 1195. Il contient une miniature représentant dans la partie supérieure le Christ mort et dans sa partie inférieure les saintes femmes au tombeau avec ce qui semble bien être un suaire. En effet un certain nombre de détails très troublants tendent à identifier ce qui est représenté avec le linceul de Turin



E) Cinquième vérité : Une douleur terrible. La plus grande.

En effet, Saint Thomas nous explique que, soit les douleurs physiques, soit la douleur interne (la tristesse) que le Christ a pu endurer, furent les plus intenses dans ce monde. Et cela pour les raisons suivantes :

1° Par rapport aux causes de la douleur. La douleur sensible fut produite par une lésion corporelle. Elle atteignit son paroxysme, soit en raison de tous les genres de souffrances, soit aussi en raison du

mode de la passion; car la mort des crucifiés est la plus cruelle: ils sont en effet cloués à des endroits très innervés et extrêmement sensibles, les mains et les pieds. De plus le poids du corps augmente continuellement cette douleur; et à tout cela s'ajoute la longue durée du supplice, car les crucifiés ne meurent pas immédiatement, comme ceux qui périssent par le glaive. Quant à la douleur intérieure du coeur, elle avait plusieurs causes; en premier lieu, tous les péchés du genre humain pour lesquels il satisfaisait en souffrant. Puis, particulièrement, la chute des juifs et de ceux qui lui infligèrent la mort, et surtout des disciples qui tombèrent pendant sa Passion. Enfin, la perte de la vie corporelle, qui par nature fait horreur à la nature humaine.

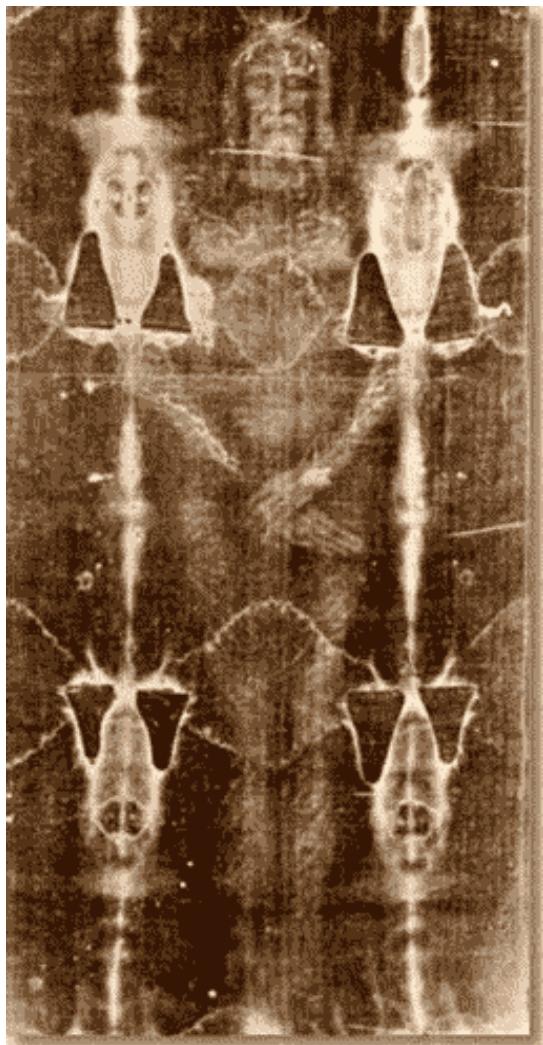
2° On peut mesurer l'intensité de la douleur à la sensibilité de celui qui souffre, dans son âme et dans son corps. Or le corps du Christ était d'une complexion parfaite, puisqu'il avait été formé miraculeusement par l'Esprit Saint. Rien n'est plus parfait que ceux souffrant la tristesse intérieure, et même la douleur extérieure sont tempérés par la raison, en vertu de la dérivation ou rejaillissement des puissances supérieures sur les puissances inférieures. Or, chez le Christ souffrant, cela ne s'est pas produit, puisque, à chacune de ses puissances «il permit d'agir selon sa loi propre», dit S. Jean Damascène.

3° On peut enfin évaluer l'intensité de la douleur du Christ d'après le fait que **sa souffrance et sa douleur furent assumées volontairement** en vue de cette fin: libérer l'homme du péché. Et c'est pourquoi il a assumé toute la charge de douleur qui était proportionnée à la grandeur ou fruit de sa passion. Toutes ces causes réunies montrent à l'évidence que la douleur du Christ fut la plus grande¹³.

Un dernier regard sur le Saint-Suaire afin de comprendre ce qu'il nous dit ? « *Il parle avec le sang, et le sang est la vie! Le Saint-Suaire est une Icône écrite avec le sang; le sang d'un homme flagellé, couronné d'épines, crucifié et transpercé au côté droit. L'image imprimée sur le Saint-Suaire est celle d'un mort, mais le sang parle de sa vie. Chaque trace de sang parle d'amour et de vie. En particulier cette tâche abondante à proximité du flanc, faite de sang et d'eau ayant coulé avec abondance par une large blessure procurée par un coup de*

¹³ Cf. Saint Thomas d'Aquin, Somme théologique, IIIa, q. 46, a. 5–8.

lance romaine, ce sang et cette eau parlent de vie. C'est comme une source qui murmure dans le silence, et nous, nous pouvons l'entendre, nous pouvons l'écouter, dans le silence du Samedi Saint »¹⁴.



¹⁴ Cf. Benoit XVI, méditation citée.

LA PASSION MORALE DU CHRIST ET SA SIGNIFICATION

J'avais eu l'idée au commencement de ce travail de parler seulement de la souffrance physique de Jésus, mais je crois que nous ne pouvons pas nous arrêter à cet aspect-là, sans parler des souffrances morales du Christ qui en définitive donneront le sens à toute la passion de Jésus-Christ. Christ est une personne: corps et âme. Ce thème: « *Les souffrances que Notre-Seigneur endura dans son âme innocente et sans tache* », peut faire reculer bien des prédicateurs, mais il convient d'en parler, parce qu'un grand nombre d'entre nous, peut-être, n'y pense pas souvent.

L'âme siège des souffrances morales du Christ

Nous savons bien, que Notre-Seigneur, bien qu'il fût Dieu, était aussi parfaitement homme; qu'il avait en conséquence non seulement un corps, susceptible de souffrances comme nous l'avons vu, mais aussi une âme pareille à la nôtre, quoique pure de toute souillure. Il faut noter donc qu'Il prit une âme susceptible de ressentir la souffrance physique, mais aussi les tristesses et les peines qui sont le propre de l'âme humaine; et sa passion expiatoire ne fut pas seulement soufferte dans son corps, elle fut aussi soufferte dans son âme.

Certainement nous ne pouvons pas imaginer le poids des souffrances morales du Christ, elles dépassent les sens et la pensée. Le Cardinal Newman, de qui je prends ces considérations¹⁵, écrivait: « L'agonie, souffrance de l'âme et non du corps, fut le premier acte de son terrible sacrifice. « *Mon âme est triste jusqu'à la mort* » dit-il. Il souffrit réellement en Son âme, car le corps ne faisait que transmettre la souffrance au véritable récipient et siège de l'angoisse. Il est fort à propos d'insister sur ce point; je dis que ce n'était pas le corps qui souffrait, mais l'âme dans le corps; c'est l'âme et non le corps qui était le siège des souffrances du Verbe Eternel. Considérez qu'il ne saurait y avoir douleur réelle, même s'il y a souffrance apparente, quand il n'y a aucune sensibilité interne, aucun esprit pour en être le siège. Un arbre, par exemple, est doué de vie, il a des organes, il croît et dépérît;

¹⁵ Cf. John Henry Newman, Discourses to Mixed Congregations, 12. Dans le site The international Centre of Newman Friends.

il peut être blessé et mis à mal; il s'affaisse et meurt; mais il ne souffre point; parce qu'il n'a point d'esprit ni de principe, sensible. Au contraire, partout où l'on peut reconnaître ce principe immatériel, la douleur est possible, et elle sera d'autant plus grande selon la qualité de ce principe ».

Pour confirmer cette affirmation du Cardinal Newman, Saint Thomas nous explique qu'en effet, l'âme du Christ souffre dans sa passion en ses puissances: « ...il faut remarquer que chaque puissance de l'âme peut pâtir d'une double manière: en premier lieu d'une souffrance qui lui vient de son objet propre; la vue, par exemple pâtit d'un objet visible éblouissant. En second lieu, la puissance pâtit de la souffrance de l'organe où elle siège; la vue pâtit si l'on touche l'oeil qui est son organe, par exemple si on le pique, ou s'il est affecté par la chaleur ». Dans ce sens « ...l'âme du Christ pâtissait selon toutes ses puissances inférieures; car, dans chacune de ses puissances qui ont pour objet les réalités temporelles, il se trouvait une cause de douleur dans le Christ, ainsi que nous l'avons montré. Mais sous ce rapport, la raison supérieure, dans le Christ, n'a point pâti de la part de son objet, qui est Dieu, car Dieu n'était pas pour l'âme du Christ une cause de douleur, mais de délectation et de joie. Cependant, si l'on considère la souffrance qui affecte une puissance du fait de son sujet, on peut dire que toutes les puissances de l'âme ont pâti. Car elles sont toutes enracinées dans l'essence de l'âme, et l'âme pâtit quand le corps, dont elle est l'acte, souffre »¹⁶.

Intensité des souffrances

Le Cardinal Newman dira que la douleur qui n'est pas forcément intolérable par elle-même, peut le devenir lorsqu'elle dure. Par exemple le patient cherche à arrêter la main du chirurgien qui continue à le faire souffrir: il lui semble qu'il a enduré tout ce qu'il peut endurer, comme si c'était la continuation de la douleur, et non son intensité, qui la lui rendait intolérable. Cela est dû à la capacité de réflexion et de prise de conscience d'une personne humaine. Et bien, appliquez maintenant ceci aux souffrances de Notre-Seigneur. Sa douleur est intolérable par elle-même et en même temps intolérable par la durée. Explique donc le Bienheureux Newman: «Puisqu'il devait

¹⁶ Cf. Saint Thomas d'Aquin, Somme théologique, IIIa, q. 47, a.7.

souffrir, Il se livra à la souffrance; Notre-Seigneur ressentit la douleur en Son corps avec une conscience, et par conséquent *avec une vivacité, une intensité et une unité de perception qu'aucun de nous n'est capable de sonder ni de mesurer*, tant Son âme était parfaitement en Son pouvoir, complètement libre de toute distraction, entièrement attachée à la douleur, absolument livrée et soumise à la souffrance. Aussi est-il permis de dire qu'il endura Sa passion tout entière dans chacun de ses instants ».

Mais, nous pouvons nous demander, quel est ce fardeau que Notre-Seigneur eut à porter quand il ouvrit ainsi son âme au torrent de souffrances ?

La réponse ne tarde pas... **ce fardeau est le poids du péché :** « Il eut à porter nos péchés, reprend le Cardinal, Il eut à porter les péchés du monde entier. Le péché nous est léger; nous en faisons peu de cas; considérez ce qu'est le péché en lui-même; c'est une rébellion contre Dieu; c'est le geste d'un traître qui cherche à renverser son souverain et à le mettre à mort; c'est un acte qui, pour employer une expression marquante, suffirait à anéantir le Divin Maître du monde s'il le pouvait l'être... Tous les péchés des vivants, des morts, et de ceux qui ne sont pas encore nés, des damnés et des élus, de votre peuple et des peuples étrangers, des pécheurs et des saints, tous les péchés sont là. Et vos bien-aimés sont là eux aussi: vos saints, vos élus, vos trois apôtres Pierre, Jacques et Jean, non pour vous consoler, mais pour vous accabler... Il n'y avait que Dieu qui pût porter ce fardeau... En vérité, c'est la longue histoire d'un monde, et il n'y a que Dieu qui en puisse supporter le poids. Espoirs déçus, vœux rompus, lumières éteintes, avertissements dédaignés, occasions manquées; innocents trompés, jeunes gens endurcis, pénitents qui retombent, justes accablés, vieillards égarés; sophismes de l'incroyance, emportement des passions, opiniâtréte de l'orgueil, tyrannie de l'habitude, ver rongeur du remords, fièvre des soins mondains, angoisse de la honte, amertume de la déception, affres du désespoir; telles sont les scènes cruelles, pitoyables, déchirantes, révoltantes, détestables qui, toutes ensemble, s'offrent à Lui ».

La valeur de ses souffrances

Après avoir étudié la passion physique du Christ, ses conséquences médicales et après avoir réalisé sa souffrance interne,

nous comprenons bien que Christ a assumé une souffrance extrême, tant au point de vue de sa quantité (*le Christ a assumé toutes les souffrances humaines in genere (en général)*), que de sa qualité (*la douleur du Christ a été la plus grande parmi les douleurs de la vie présente*), et donc nous nous demandons, valait-il vraiment la peine de tant de sacrifices et de douleurs jusqu'à l'extrême? En quoi cette souffrance extrême a-t-elle contribué à rendre la Rédemption du Christ plus parfaite?

La réponse est simple. L'avantage est pour nous, il est d'abord de l'ordre de la connaissance, mais une connaissance pratique, destinée à diriger notre vie. En d'autres termes, la grandeur de la souffrance humaine du Christ rend sa satisfaction plus instructive, plus démonstrative de ce qu'est le mal du péché et de la haine qu'il doit nous inspirer. Elle ne rend pas l'acte du Christ plus juste en lui-même, en quelque sorte, mais elle nous aide à mieux vivre notre vie chrétienne.

Le Père Albert-Marie Crignon, dans un article sur la satisfaction du Christ par ses souffrances, en suivant Saint Thomas, énumère, à partir de ces énormes souffrances, deux avantages pour nous:

a) Horreur du péché: «du fait de la Passion, l'homme comprend qu'il est obligé de se garder pur de tout péché lorsqu'il pense qu'il a été racheté du péché par le sang du Christ. Précieuse réponse (de Saint Thomas), fondée dans l'Écriture: *plus notre rachat a couté de peine au Christ, plus nous devons comprendre que le péché est chose grave, détestable, à fuir de toutes nos forces.* On remarquera que, selon ce point de vue, l'intensité de la souffrance du Christ ne rend pas sa satisfaction plus parfaite, directement aux yeux de Dieu, mais qu'elle nous procure, à nous qui sommes les bénéficiaires de sa satisfaction, un avantage de plus: nous comprenons mieux la gravité du péché et nous sommes invités à mieux nous en garder »¹⁷.

b) Unir notre souffrance à celle du Christ : « La grandeur des souffrances du Christ ne nous fait pas seulement connaître, selon saint Thomas, l'horreur du péché. Elle nous apprend encore quel rapport doit exister, dans le dessein de Dieu, entre la satisfaction du

¹⁷ Cf. Père Albert-Marie Crignon, « Comprendre la satisfaction du Christ pour nos péchés », parution dans *Sedes Sapientiae* n°108.

Christ et la nôtre. Cette précision se trouve dans une œuvre antérieure à la Somme, à savoir le Commentaire des Sentences. La satisfaction du Christ, explique saint Thomas, est l'exemplaire de toutes les autres. À cet autre point de vue, il convenait que sa satisfaction fût la plus douloureuse: toute autre souffrance humaine pourrait alors trouver en la sienne un modèle parfait de souffrance vécue selon la volonté de Dieu. *Que le Christ souffrît au plus haut point, cela n'importait pas d'abord à la justice divine, celle-ci étant suffisamment satisfaite par la moindre des souffrances du Christ. C'est à nous que cela importait: en assumant, en quelque sorte, toute la souffrance humaine au plus haut degré, le Christ a voulu manifester qu'il assume toutes nos satisfactions en la sienne.* Donc quant à la grandeur de ses souffrances, elle joue aussi un rôle essentiel mais second, en tant qu'il souffre comme le chef et le modèle de tous ceux qui doivent eux aussi souffrir pour entrer dans son Royaume »¹⁸.

Nous ajoutons finalement, en suivant le docteur angélique, une troisième motivation de ses extrêmes souffrances :

c) Nous donner un exemple de vertu : Selon S. Augustin: « Le bois auquel étaient cloués les membres du crucifié était aussi la chaire d'où le maître enseignait ». Quiconque en effet veut mener une vie parfaite dit Saint Thomas dans le commentaire au Credo¹⁹, n'a rien d'autre à faire que de mépriser ce que le Christ a méprisé sur la croix (et durant sa passion) et de désirer ce qu'il a désiré.

Cherchez-vous un exemple de charité? Personne, dit le Christ (Jean 15, 13), *ne possède une charité plus grande que celui qui livre sa vie pour ses amis.* C'est ce que lui-même a accompli sur la croix. Si donc il a donné sa vie pour nous, il ne doit pas nous être pénible de supporter pour lui n'importe quel mal. Le Psalmiste n'a-t-il pas chanté (Ps. 115, 12) : *Que rendrai-je au Seigneur pour tout ce qu'il m'a donné.*

Cherchez-vous un exemple de patience? Vous en trouverez un excellent sur la croix. Deux caractères manifestent la grandeur de

¹⁸ Cf. Père Albert-Marie Crignon, *ibidem*. Les italiques sont nôtres.

¹⁹ Cf. Saint Thomas, *Commentaire au Credo*, Traduction par un moine de Fontgombault, Nouvelles Éditions Latines, 1969. Deuxième édition numérique, <http://docteurangélique.free.fr>, 2008. Article 4, n. 59-76.

la patience ou bien souffrir patiemment de grands maux, ou endurer ceux qu'on pourrait éviter mais qu'on ne cherche pas à éviter. Or le Christ sur la croix a enduré de grandes souffrances. Aussi il peut s'appliquer les paroles de Jérémie dans ses Lamentations (1, 12) : *O vous tous, qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il y a une douleur semblable à ma douleur.* Et ses grandes souffrances, le Christ les a souffertes avec patience, *lui qui, maltraité*, dit saint Pierre (I, 2, 23) : *ne faisait pas de menaces.* Il était, déclare Isaïe (53, 7) : *comme la brebis que l'on mène à la tuerie, et semblable à l'agneau muet devant ceux qui le tondent.* En outre, le Christ aurait pu éviter ses souffrances, et il ne l'a pas fait. Lui-même le dit à son Apôtre Pierre lors de son arrestation à Gethsémani (Mt. 26, 53) : *Crois-tu que je ne puisse prier mon Père et il me donnerait aussitôt plus de douze légions d'anges?* Grande fut donc la patience du Christ sur la croix. Aussi l'Apôtre écrit-il aux Hébreux (12, 1-2) : *Courons avec patience vers le combat qui nous est préparé, les yeux fixés sur Jésus, l'auteur de notre foi qui la conduit à son achèvement, lui qui, alors que la joie lui était offerte, a souffert la croix sans regarder à la honte.*

Cherchez-vous un exemple d'humilité? Regardez le crucifié Dieu en effet voulut être jugé sous Ponce-Pilate et mourir. *Votre cause, Seigneur, pouvons-nous lui dire, a été jugée comme celle d'un impie* (cf. Job 36, 17). Oui, vraiment comme celle, d'un impie, car ses ennemis ont pu se dire entre eux (Sag. 2, 20) : *Condamnons-le à une mort honteuse.* Le Seigneur voulut donc mourir pour son serviteur et la vie des anges, s'immoler pour l'homme. Comme l'Apôtre l'écrit aux Philippiens (2, 8) : *Le Christ Jésus s'est abaissé lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix.*

Cherchez-vous un exemple d'obéissance? Suivez celui qui s'est fait obéissant à son Père jusqu'à la mort. L'Apôtre dit en effet aux Romains (5, 19) : *De même que, par la désobéissance d'un seul homme, la multitude fut constituée pécheresse, ainsi par l'obéissance d'un seul la multitude sera constituée juste.*

Cherchez-vous un exemple de mépris des biens, de la terre? Suivez celui qui est le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, en qui, se trouvent *tous les trésors de la sagesse* (Col. 2, 3) : et qui, cependant, sur la croix, apparaît nu, objet de moquerie, est conspué, frappé, couronne d'épines, abreuvé de fiel et de vinaigre et mis à mort. Ne

vous laissez donc pas émouvoir par les habits et par les richesses, car *les soldats se partagèrent mes vêtements* (Ps. 21, 19). Ne vous laissez pas émouvoir non plus, ni par les honneurs, car "moi, Jésus, j'ai été l'objet de leurs risées et de leurs coups", ni par les dignités, parce qu'ils tressèrent une couronne d'épines et la placèrent sur ma tête", ni par les délices, car *dans ma soif, ils me firent boire du vinaigre* (Ps. 68, 22). Au sujet de ces paroles de l'épître aux Hébreux (12, 2) : *Jésus, alors que la joie lui était offerte, a souffert la croix sans regarder à la honte*, saint Augustin écrit : L'Homme-Dieu Jésus-Christ a méprisé tous les biens de la terre pour nous apprendre que nous devons les mépriser.

Je termine en revenant sur une idée qui peut nous aider dans la contemplation de la passion du Christ: unir nos petites souffrances à celles du Christ. **Il s'agit de la pensée de pouvoir et de savoir «offrir» les petites peines du quotidien**, qui nous touchent toujours de nouveau comme des piqûres plus ou moins désagréables, leur attribuant ainsi un sens. *Que veut dire «offrir»?* Dans ce sens-là offrir peut signifier le fait d'être convaincu de pouvoir insérer dans la grande souffrance du Christ nos petites peines. Je peux le faire par exemple par la prière et la participation à l'eucharistie. De cette manière aussi les petites tristesses du quotidien pourraient acquérir un sens et contribuer au bien de la société, de l'humanité, et de l'amour entre les hommes. Dans mes années de service avec les souffrants, j'ai toujours aidé les malades à pouvoir offrir leurs souffrances pour le bien de missionnaires ou de personnes en besoin, pour pardonner les ennemis, etc. Peut-être devrions-nous nous demander vraiment si une telle chose ne pourrait pas redevenir une pratique concrète et réelle pour nous aussi?

Pour notre prière personnelle. Je t'offre ma souffrance.

« Seigneur Jésus, je veux, aujourd'hui, t'offrir ma souffrance. C'est sur la croix que tu nous as sauvés tous. Eh bien, Seigneur, prends ma croix et mets-la sur la tienne. Que ma douleur aide ceux qui en ont besoin: qu'elle féconde le travail des pères et des mères de famille, des missionnaires, des responsables dans l'Église, de tous ceux que tu as appelés à l'annonce de ton Évangile. Qu'elle vienne en aide aussi à tous ceux qui sont plus malades ou souffrants que moi et particulièrement aux personnes qui vont te rejoindre bientôt. Te

donner ma douleur et te prier, c'est à peu près tout ce que je peux faire maintenant. Mais cela, je le fais de bon cœur. C'est ma manière à moi de travailler pour toi et de me rendre utile aux autres. Merci, Seigneur Jésus ».

LES RELIQUES DE LA PASSION

Pour enrichir notre connaissance du point de vue historique, nous pouvons nous demander si nous trouvons encore aujourd’hui des reliques de la passion du Seigneur et quelles valeurs ont-elles pour nous aujourd’hui ? Pour répondre à la première question je citerai, en bas, quelles sont les reliques les plus importantes de la passion de notre Seigneur que nous pouvons vénérer aujourd’hui et qui sont reconnues par l’Eglise.

Par rapport à leur valeur, en suivant Monseigneur Patrick Jacquin, Recteur-Archiprêtre de la Cathédrale Notre-Dame de Paris, membre de l’Ordre du Saint Sépulcre de Jérusalem, nous vous rappelons que ces reliques sont des objets qui font partie du mémorial de la Passion du Christ et qui sont, indirectement, des instruments de notre salut. Ce sont aussi des sources de grâces spéciales. Depuis de longues années, leur vénération réunit régulièrement des foules de fidèles catholiques. Le respect que nous portons donc aux Saintes Reliques ne répond pas à un article de Foi, mais leur vénération est un acte de dévotion des croyants.

1. La Couronne d’Epines (France)²⁰



La Couronne d’Épines du Christ, un morceau de la Sainte Croix et un clou de la Crucifixion, autres reliques de la Passion, font partie du trésor de la Cathédrale Notre-Dame de Paris. Chaque vendredi de Carême, le premier vendredi de chaque mois et toute la journée du Vendredi Saint, les fidèles sont nombreux à venir vénérer la Couronne d’Épines du Christ. C’est

²⁰ Ce résumé sur l’histoire de la couronne d’épines est tiré du livre La France et la Terre Sainte, réalisé par la Lieutenance de France, pages 57 à 66, édition Parole et Silence. Pour le reste des reliques je prendrais des infos sur les sites web des églises où elles se trouvent.

un cercle de jonc marin tressé, de vingt-et-un centimètres de diamètre, contenu dans un anneau de cristal transparent, rehaussé d'or. Les longues et dures épines, qui avaient été fichées dans le cercle végétal en ont aujourd'hui disparu. Soixante-dix épines, dont la provenance est attestée avec sûreté, répertoriées avec précision, ont été données à divers sanctuaires ou couvents en France et dans le monde par les empereurs de Constantinople et les rois de France. Spirituellement, la couronne est le signe de la Royauté du Christ. Détournée en emblème de dérision par les soldats de Pilate, elle est un signe expressif de ses souffrances morales et physiques. Cette couronne est conservée à Paris. Depuis 1804, elle est confiée aux Chanoines du Chapitre de Notre-Dame et placée sous la garde statutaire des Chevaliers du Saint Sépulcre de Jérusalem. Entre les vénérations, la Sainte Couronne est entreposée dans un reliquaire situé dans la Chapelle absidiale de la Cathédrale, Chapelle Notre-Dame des Douleurs, devenue Chapelle Capitulaire de l'Ordre du Saint Sépulcre.

Son histoire

La Croix, la Couronne d'Épines et les autres reliques de la Passion du Christ sont restées cachées à Jérusalem pendant les premiers siècles des persécutions. Puis, l'empereur Constantin, converti au christianisme, accorde à l'Église la liberté et la paix. Sa mère, sainte Hélène, sachant que, suivant l'usage juif, les instruments d'un supplice restent près du tombeau du supplicié, découvre ainsi la Croix du Christ en 326. Puis sainte Hélène recueille d'autres reliques de la Passion conservées par des familles chrétiennes qui se les étaient transmises. Par crainte d'une invasion des Perses, certaines reliques commencent à être transférées de Jérusalem à Constantinople, capitale de l'Empire romain d'Orient. On ignore la date exacte du transfert de la Couronne d'Épines à Constantinople. Mais il est sûr que, lorsqu'en 614 Jérusalem est conquise par les Perses, la Sainte Couronne n'y est déjà plus. Les Perses brûlent l'église du Saint Sépulcre, emportent comme trophées la Sainte Croix et d'autres reliques.

De Constantinople à Venise, puis Paris

En 1204, la quatrième croisade est destinée à délivrer les Lieux Saints, retombés aux mains des Musulmans. Mais les Vénitiens la détournent vers Constantinople. La ville est pillée. Heureusement, les

reliques de la Chapelle palatine du Phare en réchappent. Elles sont attribuées au nouvel empereur latin de Constantinople élu par les Croisés, Baudouin Ier de Courtenay.

Mais cet empire latin est fragile. Il frôle la banqueroute. Le successeur de Baudouin Ier, le jeune Baudouin II de Courtenay, va en France demander le secours du roi. Il propose à Louis IX (le futur saint Louis) de lui engager la Sainte Couronne contre une aide financière importante. Saint Louis accepte. Il achète la Sainte Couronne pour une somme équivalent à la moitié du budget annuel du Royaume. La relique quitte Venise pour la France.

Quand elle arrive près de Sens, à Villeneuve-L'Archevêque, le roi y vient la recevoir, le 10 août. Le lendemain, 11 août, la Couronne, portée sur leurs épaules par le Roi et le plus âgé de ses frères, tous deux pieds nus en signe d'humilité, est conduite en procession jusqu'à la cathédrale de Sens. Elle est solennellement accueillie à Paris le 19. Après une longue procession, avec des foules considérables, elle est placée dans la cathédrale Notre-Dame, à titre provisoire. Saint Louis décide de faire construire une nouvelle chapelle pour l'abriter. Ce sera la Sainte-Chapelle. Elle est consacrée en 1248.

2. La Colonne de la Flagellation (Italie)

A Rome près de la Basilique Sainte Marie la Majeur se trouve la basilique «*Santa Prassede*» construite au VIIIème siècle sur



commande du pape Adrien I en 780. Elle est consacrée à recueillir les restes de Sainte Praxède et Sainte Pudentienne qui moururent martyres au Ier siècle et étaient les filles de Saint Pudens, considéré comme le premier converti chrétien de Saint Paul à Rome. La basilique a été agrandie et décorée d'importantes mosaïques par le pape Pascal Ier vers 822. Ce dernier fit retrouver les os de nombreux martyrs chrétiens sous les Romains et les transporta dans cette église. Cette basilique est connue à Rome parce qu'elle abrite un fragment de la

colonne de la flagellation du Christ, contre laquelle il fut torturé avant sa crucifixion. Selon la tradition, elle fut apportée à Rome par Sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin.

3. La « Scala Santa » (Italie)

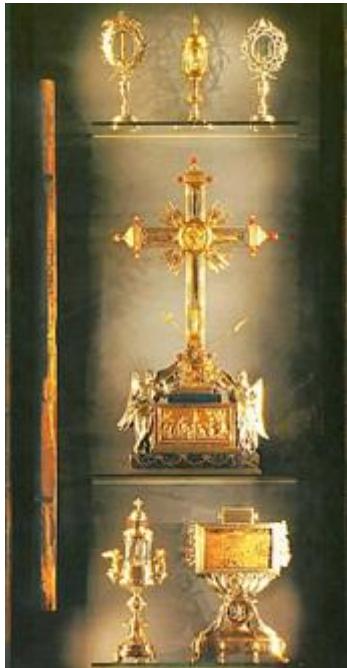


Juste en face de la Cathédrale de Rome, Saint Jean de Latran, de l'autre côté de la rue, vous trouverez la basilique contenant l'Escalier Saint (Scala Santa). Le «Saint Escalier», est dans la tradition chrétienne, celui du prétoire de Jérusalem gravi par Jésus lors de son jugement par Ponce Pilate. Cet escalier fut transporté de Jérusalem à Rome en 326 par Sainte Hélène. Cette Scala Santa romaine, composée de 28 marches de marbre blanc, fut transportée en 1589, sous le pontificat de Sixte V, du vieux palais

du Latran en cours de destruction au « *Sancta Sanctorum* », situé dans la basilique appelée « San Salvatore della Scala Santa ». Il est de tradition de le gravir à genoux. L'Escalier Saint mène donc à l'ancienne chapelle des Papes (*Sancta Sanctorum*) qui contient de très précieuses reliques dont une icône du Christ dite achiropite (*non faite par la main de l'homme, faite par un ange*).

4. La Sainte Croix (Italie)

Toujours à Rome, près de Saint Jean de Latran nous pouvons visiter la basilique «Santa Croce in Gerusalemme». L'histoire de cette basilique remonte à la période impériale, ce qui en fait l'une des églises les plus anciennes de Rome. En effet, Sainte Hélène avait son palais à cet emplacement. En 329, Sainte Hélène est de retour d'un pèlerinage à Jérusalem d'où elle a rapporté, entre autres, un fragment de la croix sur laquelle le Christ avait été crucifié. Elle meurt la même année et Constantin décide de transformer une partie du palais en église pour y abriter les reliques trouvées par sa mère.



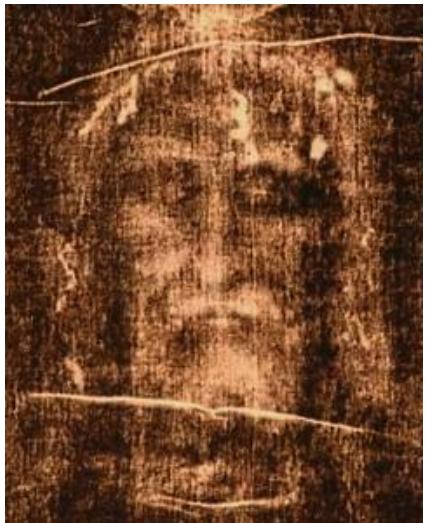
A l'intérieur de cette basilique nous pouvons vénérer un grand reliquaire contenant plusieurs reliques de la passion de Jésus. A savoir : Un tiers de l'*Elogium* ou *Titulus Crucis*, c'est-à-dire le panneau pendu à la Croix du Christ: découvert dans l'église en 1492, le fragment montre le mot "Nazareth" écrit en hébreu, en latin et en grec; deux épines de la Sainte Couronne, un clou, un grand fragment de la croix du bon larron et trois petites pièces de bois de la Croix du Christ, et le doigt de l'apôtre Saint Thomas (*os de son index qu'il aurait placé dans les plaies du Christ ressuscité*)

5. Le Saint-Suaire de Turin (Italie)

Nous avons déjà parlé du Saint-Suaire, le linceul qui enveloppait le corps du Christ après sa mort. Ici je voudrais juste

donner quelques traits de son histoire, surtout les dernières années. Cependant pour qui veut en connaître davantage sur son histoire peut lire avec beaucoup de profit personnel l'ouvrage du Dr. Pierre Barbet citée plus haut.

En 1452 après une histoire de vols, pertes et brûlures, le linceul « arrive à Chambéry et devient ce qu'il est encore, la propriété de la Maison de Savoie naguère régnante en Italie. Plaise à Dieu qu'il arrive un jour au port, entre les mains du Souverain Pontife, successeur de



saint Pierre et Vicaire de Jésus-Christ, le seul homme au monde à qui convienne cette possession !

L'histoire du Linceul devient dès lors très connue. Le duc de Savoie lui fait construire une Sainte Chapelle à Chambéry. Les ostensions se succèdent et on lui fait subir, d'après le chroniqueur Antoine de Lalaing, d'étranges épreuves, pour s'assurer de son authenticité. On le fait bouillir dans l'huile et lessiver plusieurs fois, sans pouvoir effacer ses empreintes. Idée effarante, si la chronique est vérifique, mais qui suppose une farouche volonté de certitude.

Comme si les hommes ne suffisaient pas, un incendie éclate dans la Sainte Chapelle, en 1532, qui manque de détruire la relique. Une goutte d'argent fondu brûle un coin du drap plié dans son reliquaire et le parsème ainsi de deux séries de brûlures, que nous retrouverons, également espacées. Heureusement ces trous sont des deux côtés de l'empreinte centrale. L'eau employée pour éteindre l'incendie a laissé de larges cernes symétriques dans toute l'étendue du Linceul. C'est son deuxième incendie, après son deuxième vol.

La conséquence heureuse en fut une enquête canonique pour établir l'authenticité du Linceul endommagé; et sa réparation par les Clarisses de Chambéry fut accompagnée d'un procès-verbal descriptif détaillé par ces saintes filles.

Le Linceul se promène encore beaucoup, suivant les vicissitudes politiques de son propriétaire ; il arrive enfin, en 1578, à Turin, où saint Charles Borromée le vénère. Celui-ci avait fait voeu d'aller jusqu'à Chambéry, mais le duc de Savoie lui avait épargné la traversée des Alpes, de sorte qu'il n'alla à pied que de Milan à Turin. Il est déposé depuis dans la Sainte Chapelle annexée à la cathédrale Saint-Jean, où on le montre fort rarement; l'ostension dépend d'une permission de la Maison de Savoie, qui n'en est pas prodigue. Les dernières ont eu lieu en 1898 (première photographie), 1931 et 1933. Cette dernière fut obtenue pour le centenaire traditionnel (mais probablement inexact) de la mort de Jésus »²¹.

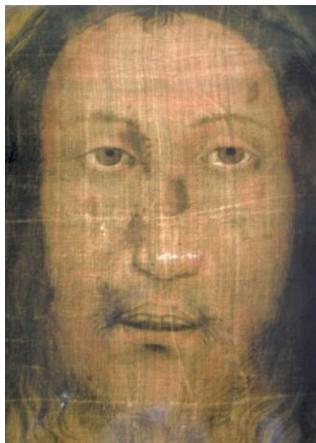
²¹ Cf. Pierre Barbet, LA PASSION DE N. S. JÉSUS-CHRIST SELON LE CHIRURGIEN. Pour consulter cliquez le lien : <http://mondieuetmontout.com/Menu-P.-Berthe-Doc.-t.s.s.-La-passion-de-N.S.J.-selon-le-chirurgien.html>

6. Les Voiles²²

Le Voile de Véronique (Italie)

Aucun récit évangélique ne fait allusion à Véronique, que certaines traditions anciennes citent pour avoir essuyé le Visage du Christ au cours de Sa montée au Golgotha, l'image du Saint Visage restant "imprimée" sur le tissu. Ce prénom de Véronique pourrait venir d'un mélange de latin-grec, "vera icon", ce qui signifie "véritable image". Pour certains, cette tradition ne serait d'ailleurs qu'une légende, à rapprocher de l'histoire du Mandylion. L'apocryphe "La mort de Pilate" raconte à l'appui de cette thèse que le Christ imprima son visage sur une toile qu'il donna à Véronique. Les preuves historiques de l'histoire du voile remontent au VIIIème siècle, au cours duquel le pape Jean VII le plaça dans un oratoire qu'il fit construire au Vatican. Exposé au XIIème siècle au Latran, le voile fut transféré au début du XVIIème à la Basilique Saint Pierre de Rome, où il fut l'objet d'une dernière ostension en 1854. Il n'a fait l'objet d'aucune étude scientifique, mais les copies conservées à Rome et à Gênes rappellent l'image du Saint Suaire²³.

Le Voile de Manoppello (Italie)



Ce voile est conservé, comme son nom l'indique, à Manoppello (Pescara), petite ville italienne dans le massif des Abruzzes, dans la province de Chieti, à 23 km de Chieti et 190 km de Rome. Son histoire est semblable à celle rapportée pour le voile de Véronique. Le visage imprimé sur un tissu mince (24 sur 17,5 cm) est superposable à celui du Saint Suaire (sudarium), avec plus de dix points de référence, au point de ne montrer qu'une seule image. Le père Heinrich Pfeiffer,

²² Cf. <http://www.spiritualite-chretienne.com/christ/voiles.html>

²³ On peut consulter aussi ce site :

http://bav.vatican.va/en/v_bav/voltodicristo/04_veronica/index.shtml

professeur d'iconographie et d'histoire de l'art chrétien à l'Université grégorienne, explique que cette image a servi de modèle pour les représentations postérieures de la Sainte Face, y compris les portraits dans les catacombes romaines du IVème siècle. Cette relique serait considérée comme authentique par les experts du Saint Suaire, c'est du moins la thèse soutenue par les défenseurs du voile, auquel un site web est entièrement consacré.

Le Voile d'Oviedo (Espagne)



Dans la cathédrale d'Oviedo, capitale de la Principauté des Asturias, on vénère depuis le XIème siècle un tissu de lin qui, selon une tradition ancienne, aurait été placé - soit sur le visage de Jésus-Christ à la descente de la Croix et jusqu'à son enterrement - soit par-dessus le Linceul lors de la mise au tombeau. Le Suaire d'Oviedo est une toile de lin, blanche à l'origine, avec une texture type taffetas, tachée, sale et froissée, qui mesure 82,1 sur 52,6 centimètres. Les premières recherches scientifiques, débutées en 1955, ont permis de révéler que le sang qui imprègne cette toile est de type AB, et donc de même type que celui du Linceul de Turin. Les taches qui figurent sur la toile sont moins accusées que sur le Linceul, ce qui pourrait laisser penser que ce linge était bien posé au-dessus du Linceul. Par ailleurs, les nombreuses marques, taches et lignes du Voile d'Oviedo se superposent au millimètre près à celles du Linceul.

7. Le Saint Calice (Espagne)



Le Saint Calice est le récipient que Jésus a utilisé lors de la Cène pour servir le vin, comme le rapporte l'évangile selon Mattieu (26, 27-28): «Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de l'Alliance, versé pour la multitude, pour le pardon des péchés».

Le «Santo-Caliz de Valencia» (*Saint Calice de la cathédrale de Valence*) est reconnu comme une «relique historique» par le Vatican, sans affirmer pour autant qu'il s'agit du calice utilisé lors de la Cène. Bien que les papes Jean Paul II et Benoît XVI ont

vénéré ce calice à la cathédrale de Valence, il n'a jamais été officiellement authentifié.

PRIERE A SAINTE HELENE



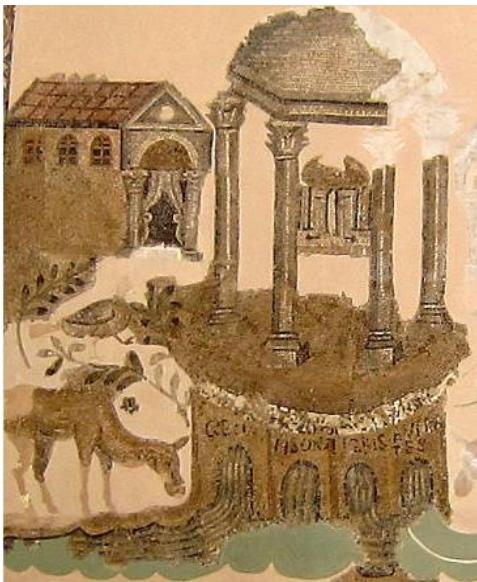
Chapelle de « l'invention de la Croix » au Saint Sépulcre de Jérusalem

Oh Miraculeuse sainte Helene ! Qui avez obtenu tant de grâces? Pour les malheureux qui souffrent dans l'ombre Et qui ont foi en votre puissante protection Si possible, écartez de nous les nombreuses Fatalités de notre vie Protégez nous secourez nous Dans cette pénible situation Ou nous nous trouvons en ce moment,

Guidez et conseillez les mères de famille Dans la conduite de leurs enfants Protégez les veuves, les orphelins Et nous qui avons d'autres secours que la foi en vous, Soyez notre avocate après de dieu Qui sut vous choisir pour votre mérite Nous propagerons notre foi selon notre pouvoir AMEN

CONCLUSION

La mosaïque eucharistique du «Golgotha» en Tunisie



cette belle image que nous appelons «Golgotha». Cette mosaïque en marbre et en pâte de verre représente une vision symbolique du Golgotha à Jérusalem, lieu de la mort de Notre Seigneur Jésus-Christ. Une colline, lieu du sacrifice de la Croix en relation au sacrifice actuel de la messe représenté par le ciborium (*coupole au-dessus de l'autel*); les fleuves de l'ancien paradis dont le Tigre et l'Euphrate et le nouveau paradis qui jaillit du sacrifice du Christ actualisé dans la messe; l'agneau et la biche représentent les fidèles qui boivent aux eaux du nouveau paradis ouvert par le sacrifice du Christ sur la croix; trois maisons: Jérusalem, Nazareth, Bethléem: la vie du Christ et **donc l'eucharistie, sacrifice du Christ, source de Vie éternelle pour les chrétiens.**

Ce sacrifice douloureux s'actualise pour les chrétiens dans la messe, en effet elle est essentiellement le mémorial d'un drame, un drame sans cesse repris, sans cesse présent à nous, une tragédie

En Tunisie «sur le site de Iunca situé près de Maharès, à 45 km au sud de Sfax sur la côte, deux grandes églises ont été découvertes et fouillées de 1935 à 1952. La première est une basilique à cinq nefs, caractérisée par la présence d'un martyrium à crypte et abside, opposé symétriquement à l'abside principale et séparé de la basilique par deux couloirs»²⁴. Le sol du couloir donnant accès au martyrium était pavé d'une mosaïque représentant

²⁴ Cf. FEUILLE, G, *Rev. Tun.* 1949, p. 21 sqq.; *Cahiers arch.* III, 1948, p. 75 sqq.; IV, 1949, p. 131, sqq.

éternellement prolongée: la terrible mort d'un innocent; un Dieu fait homme pour nous sauver, pour nous ouvrir les portes du ciel, pour nous racheter et pour nous donner la Vie éternelle. **En somme un drame d'amour. C'est un mystère, un miracle et il nous faut la foi pour le comprendre.**

Les chrétiens des premiers siècles appelaient cet acte d'amour action de grâce, liturgie, fraction du pain, assemblée, ou encore comme écrivirent Tertullien et Saint Cyprien, «Passio Domini», la passion du Seigneur. Car là est la vérité: c'est la Passion du Christ qui est au centre de la messe, appelée, annoncée, célébrée, consommée. C'est autour de cette donnée fondamentale de la foi chrétienne, la Rédemption par le sacrifice de la Croix, qu'elle s'est ordonnée. C'est par rapport à elle qu'il faut la comprendre.

Daniel Rops écrit: «*Originellement, la Messe garde le souvenir exact de cette dernière Cène où, bien peu d'heures avant de souffrir et de mourir, Jésus consacra le pain et le vin afin qu'ils fussent Sa chair et Son sang, et ajouta: «Faites ceci en mémoire de moi.» Ces mystérieuses paroles, ce changement de deux humbles espèces issues des fruits de la terre en réalités surnaturelles, étaient chargées d'une double signification. La mort du Christ, son oblation volontaire, étaient annoncées par là, bien avant que les ennemis de Jésus fussent les agents de son sacrifice: «Chaque fois que vous mangez ce pain et buvez à ce calice, dit Saint Paul, vous proclamez la mort du Christ, jusqu'à ce qu'il vienne.» (I Cor, 11, 26) Et, en même temps, parce qu'il offrait aux siens le pain et le vin ineffablement changés, il les faisait participer à un bien autre banquet que celui de la Cène, au banquet de la Vie qui ne passe pas. Ainsi, la Messe est de trois façons un mémorial: elle reproduit les gestes et les mots consacratoires de la Cène; elle est le souvenir vivant, tout chargé de tragique, du sacrifice du Calvaire (Golgotha); elle est le banquet où chacun des baptisés est convié*²⁵.

²⁵ Cf. ROPS, Daniel. *Missa est*, Paris 1951, p. 2.

